L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 27 JANVIER 1889.

Dans les nuages.

LA TOUR EIFFEL.

Il ne s'agit point de politique : ce n'est pas le récit d'un congrès cadettistes avec les discussions infinies qui ouvrent de si singulière façon cette année mystérieuse née dans un berceau de brumes ; il est ici question tout simplement de la Tour Eiffel et des centaines d'ouvriers qui, toujours plus haut, par le froid et par la pluie, travaillent, infatigables, dans cette immense Babel au pied de laquelle bourdonne déjà la confusion des langues.

La journée commence à six heures.

A ce moment, dans les chantiers encore endormis, tout est blanc : les sillons boueux, creusés la veille par les charrois, sont devenus aussi durs que les masses de fer qui dorment sur les rails, décolorées par le givre ; et, dans la clarté encore indécise, la Tour a les délicates transparences d'une gigantesque toile d'araignée dont les fils d'argent s'enchevêtrent partout, sur un fond de brouillard. Le thermomètre est à 4 degrés au-dessous de zéro.

Les ouvriers arrivent peu à peu, glacés par le froid ; le visage à demi caché par la casquette de lourre aux bords rabattus sur les oreilles, le corps enveloppé dans d'épais tricots, les mains enfouies dans les poches, l'échine courbée pour laisser moins de prise au vent. Ils montent ainsi, lents, silencieux, inconscients, comme si le sommeil de leur nuit se prolongeait dans un rêve.

C'est ainsi qu'ils gravissent chaque matin les neuf cent soixante marches qui les séparent de la seconde plate-forme ; leurs gros souliers cloutés de fer grincent contre le fer des escaliers, tandis que sous leurs pieds indifférents le Champs de Mars, cette ruche énorme avec ses parterres, ses galeries et ses toitures, semble avoir été, dans la nuit, saupoudré de sucre par une main gigantesque, inconnue.

Il faut un quart d'heure pour cette première ascension.

Nous sommes, alors, à cent quinze mètres. Le thermomètre marque six degrés au-dessous de zéro.

Ici commence la répartition très nette du travail.

Une cinquantaine d'ouvriers s'arrêtent définitivement à ce second étage pour son achèvement. Au premier étage, on construit le pavillon franco-américain, l'un des quatre restaurants placés dans la Tour, restaurants assez vastes pour contenir chacun deux cent cinquante petites tables de deux couverts ; et l'on termine la splendide galerie de pourtour dont les panneaux dorés et les vitraux de couleur feront l'admiration de tous. Sur la seconde plate-forme quelques ouvriers règlent la marche des machines et la manœuvre des treuils qui élèvent des pièces de trois cent mille tonnes ; les autres poussent sur les rails les wagonnets chargés de bois ou de fers et les conduisent jusqu'au pied des piliers où les grues mobiles des étages supérieurs vont enlever tout cela comme un fétu de paille.

Sur cette même plate-forme est installée depuis deux semaines la fameuse cantine offerte aux hommes, une pièce longue et basse, où deux poêles brûlent continuellement, et dans laquelle les repas sont servis avec des rabais considérables ; le directeur des travaux a voulu en effet que le restaurant n'exigeât des ouvriers qu'un prix inférieur de moitié au prix des marchands de vin du voisinage, et sous cette condition absolue M. Eiffel a fourni le combustible et donné à l'entrepreneur des cuisines une somme de 0 fr. 60 par déjeuner. L'ouvrier n'a donc à débourser qu'une somme insignifiante pour les repas de midi, et il perd plus ni son temps ni ses forces dans des ascensions répétées.

Il y a là un réel progrès.

Dans cette usine mouvementée, située à cent quinze mètres au-dessus du sol, usine encombrée de machines à vapeur et de treuils en mouvement, le travailleur n'est pas très exposé au froid, et la marche du thermomètre lui importe peu. Celui qu'il faut plaindre continue son ascension bien au delà ; toujours lent et silencieux, celui-là va se percher avec deux ou trois de ses compagnons dans les mailles de cette toilère immense, se coucher à deux cent vingt mètres sur le tissu transparent, et ajouter aux tiges de fer d'autres tiges de fer, là-haut, toujours plus haut. Celui-là est exposé à tous les vents, à toutes les pluies, à tous les froids. Il a pendant la matinée jusqu'à 5 degrés au-dessous de zéro.

Mais il est à peine vingt camarades comme lui. Ce sont quelques ouvriers d'élite, habitués à ces fatigues, les fidèles de l'usine Eiffel, ceux qui, en plein hiver, ont déjà construit le fameux viaduc de Garabit, dans le Cantal, et qui ont supporté bien d'autres épreuves au-dessus des gouffres de la Truyère, où le froid dépassait souvent quinze degrés.

D'ailleurs, à côté d'eux, se trouve presque toujours une petite forge mobile, remplie d'un brasier rouge. La forge est continuellement nécessaire pour leur minutieux travail, puisqu'il faut, sur les trous pratiqués d'avance dans le fer, enfoncer d'énormes clous brûlants que l'on "rive" à blanc. Ce travail, avec le déploiement de forces qu'il exige, réchauffe-rait, paraît-il, les plus frileux. Aussi tous les ouvriers ont-ils refusé jusqu'à présent les vêtements en peaux de mouton que M. Eiffel avait fait préparer pour eux. Dans l'après-midi, d'ailleurs, la température est très sensiblement modifiée, et de midi à cinq heures, le thermomètre, à 225 mètres, marque un degré au-dessous de zéro ou zéro degré. Il y a une différence de cinq ou six degrés de froid entre le sommet et le sol. Parfois même, quand le brouillard se maintient sur Paris, il fait plus chaud sur le sommet de la Tour que dans ses assises, parce que le sommet seul, planant au-dessus des nuages humides, reçoit directement les rayons du soleil. Il y aura à ce sujet de très curieuses expériences pour l'Académie des sciences, ainsi que le prévoit M. de Nansouty dans sa très curieuse histoire de "la Tour Eiffel," et dès demain des thermomètres seront placés, qui enregistreront toutes les températures aux différents étages.

Il y a donc peu d'ouvriers dans les grandes hauteurs. On ne voit pas sur ce gigantesque chantier les équipes nombreuses et bruyantes auxquelles l'imagination prête à l'avance un excès de mouvement, de bruit et de vie : les équipes sont restreintes et muettes : le fer lui-même n'est plus bruyant et la raison en est merveilleuse dans sa simplicité : c'est à Levallois-Perret que tout se prépare, en effet, d'après les douze mille épures établies pour les douze mille pièces différentes qui composent la Tour. Chaque pièce est arrivée devant le pont d'Iéna, parfaite, entièrement terminée avec son numéro d'ordre : chaque viendra s'ajuster sur la précédente ou s'accoler à la voisine exactement, mécaniquement, dans un ordre immuable ; et il ne doit plus y être pratiqué un seul trou de rivet. Donc pas d'outillage pour percer, pour aléser, pour cintrer ou pour rectifier sur place : tout a été prévu, combiné par l'ingénieur, calculé à l'aide de logarythmes avec une précision de un dizième de millimètre, et une montagne de dessins a préparé cette montagne de fer.

Là est le véritable triomphe de M. Eiffel, de son gendre M. Salles, et de tous ses collaborateurs.

Le chantier improvisé à deux cent vingt-cinq mètres est des plus simples : à côté d'une machine à vapeur, chauffée jour et nuit, deux grues mobiles de douze mille kilos sont fixées sur l'un des montants qui doit supporter l'ascenseur. Ces deux appareils de levage grimpent en quelque sorte, se faufilent entre les arbalétriers en fer, tournent à droite, à gauche, en dedans, en dehors et puisent en nous, incessamment, des paquets de barres de métal que l'on voit s'évanouir dans l'espace, puis se redresser lentement pour se fixer enfin à la place indiquée. La montée d'une seule pièce de fer exige une manœuvre de vingt minutes, y compris les relais, les arrêts, la levée des trappes et le transport intermédiaire sur les wagonnets.

Quant au danger que courent les ouvriers, il est infiniment moins considérable qu'on ne se l'imagine ; pas un "panneau" n'est placé sans qu'un plancher provisoire ait été établi, muni de gardes-fous et de claies : le plancher monte avec l'homme, le défend contre le vertige et lui assure la plénitude des facultés, la sécurité des mouvements, seuls, les claq ou six charpentiers qui ont la mission d'établir cette plate-forme volants sont exposés à des chutes ; mais les précautions sont telles chez eux, que pas un accident ne s'est produit jusqu'à ce jour.

Quand on interroge l'un d'entre eux, il n'est pas difficile de démêler, parmi les sentiments confus qui les envahissent durant leurs longues journées de labeur et de fatigues, l'orgueil très légitime qu'ils éprouvent à travailler dans ces sphères qu'on avait jusqu'alors jugées inaccessibles à toute construction. Ils sont les premiers en effet qui aient eu ce courage et cette hardiesse dans l'inconnu, et ils semblent amoureux de cet air en ciel gigantesque qu'ils façonnent peu à peu, qui domine les nues et reflète sur elles son ombre dorée.

Ils sourient et vous plaignent quand on leur demande si la Tour est bien droite : ils répondraient par un simple haussement d'épaules, si quelqu'un doutait devant eux de la beauté ou de la durée de l'édifice. La tempête peut passer, se ruer aux longs pans de fer, les attaquer de face ou de trois-quarts, courir parallèle au sol ou pointer de haut en bas, qu'importe ! Leur Tour impassible développera partout des résistances victorieuses : et si, par impossible, il fallait quelque jour l'aider à vaincre les vents, tout cela encore a été prévu, et dans chacun des sabots immenses a été logée une presse hydraulique assez forte pour soulever chacune des arêtes et la maintenir droite malgré tout.

Tout cela donne une crâne idée de l'homme audacieux et heureux qui a combiné, entraîné, calculé dans ses plans sept millions de kilos de fer sans une incertitude, sans un décompte, sans une erreur. Tout cela donne une crâne idée de notre temps, car l'imagination humaine ne peut rien enfanter de plus vaste que cet immense vaisseau bronzé qui semble jaillir du sol comme un bonquet de feu d'artifice, imposante manifestation du génie national. Et il a bien mérité, lui aussi de la patrie le petit Français couvert de laine et de lourre qui, le visage glacé et les mains bleuies, depuis le matin jusqu'au soir, nous forge des merveilles, tout là-haut, à vingt sous l'heure.

GASTON CALMETTE.

(Dans le *Figaro*.)

Dans un salon :

Un vieux diplomate, aveugle, à sa voisine :

—La dame qui est à côté de nous a de bien jolies dents !

—C'est vrai ! Mais, comment pouvez-vous savoir cela ?

—Je l'entends rire depuis une heure !

Le dernier truc de Gavroche. Il tient à la main une tire-lire et crie aux passants :

—Mettez deux sous là-dedans et vous allez voir quelque chose !

Un bourgeois se laisser pincer. Gavroche se retourne avec majesté, et montrant l'opposé de sa figure :

—Qué que tu en dis ?

Maman n'est pas contente : on ne retrouve plus, dans la chambre à coucher, deux sacs de marrons glacés, qui étaient sur la cheminée.

—Où sont-ils ? demande-t-elle, furieuse à Bébé.

Bébé, se tapant sur le ventre avec conviction :

—Ils sont là !

Nous sommes véritablement dans le siècle du progrès.

M. V..., de Nice, dit le *Petit Marseillais*, a soumis à l'appréciation du ministre de la guerre une sorte de mitrailleuse qu'il a imaginée et qui doit faucher, en dix minutes, un minimum de trois mille hommes.

Ces Méridionaux ! ils ne peuvent jamais se contenter d'un modeste résultat.

Le gros X.... est une terrible fourchette. Quand les autres disent : Ah ! qu'il fortait beau se promener ! Ah ! qu'il ferait beau chasser !

Lui s'écrie :

—Ah ! qu'il ferait beau manger aujourd'hui !

On court chez le docteur X.... M. Toulorge est atteint d'une maladie terrible.

Le docteur arrive mais un domestique vient à lui tristement :

—Monsieur l'Toulorge est mort....

—Comment ! fait le médecin, avant que je l'ais soigné !

Le petit Fernand vient de jouer avec Mars, bon gros chien d'arrêt et compagnon de jeux. Quelques instants après, en parlant du ramoneur, la tante dit au bambin :

—Tu l'aimes, le ramoneur ?....

—Oh ! non.

—Et pourquoi ? Lors même qu'il est noir, il est très gentil.

—Oui, mais il ne donne pas la patte.

Une personne charitable causait avec un aveugle très décent de mise, qui jouait de l'accordéon devant un hôtel :

—Vous n'étiez pas né pour tendre la main, dit la bonne âme ; cela doit vous être bien douloureux.

—Oh oui ! dit l'aveugle. Mais j'ai un état, et je ne mendie que parce que mon métier ne me rapporte pas assez.

—Ah ! qu'est-ce que vous faites donc ?

—Le reste du temps, je suis ouvrier horloger !

UN GÉNÉRAL MODESTE

Je veux parler d'un général de la grande Révolution, dont le souvenir, un peu effacé par la gloire de ses compagnons d'armes, les Hoche, les Marceau, les Kléber, mérite d'être mis en pleine lumière : c'est le général Michaud.

Il naquit, en 1751, à Chaux-Neuve, dans les hautes montagnes de la Franche-Comté, qui fut si longtemps, avec l'Alsace, la mère nourrice des soldats et des grands hommes de guerre.

En 1791, à l'appel des volontaires, il se fait inscrire un des premiers parmi ceux du Doubs ; il est élu par ses camarades capitaine du 2me bataillon, puis lieutenant-colonel la même année. Il faut considérer que presque tous les officiers nobles avaient déserté leurs postes pour servir dans les armées étrangères. Nos troupes choisirent, pour les remplacer, des hommes jeunes, des patriotes, et l'histoire de nos guerres pendant la Révolution prouve qu'ils n'eurent pas la main malheureuse.

Michaud est aussitôt dirigé sur le Rhin avec son bataillon, l'exerce en route et se jette avec lui dans les premières guerres qui suivent la coalition.

Il est nommé général de brigade en 1793, et général de division en 1794 après la bataille de Lautenbourg, où il commande sous les ordres de Desaix.

Après la perte de Wissembourg, il soutient à l'arrière-garde la retraite de ces troupes tumultueuses et harcelées par l'armée du prince de Condé.

Quand le général Hoche reprend l'offensive, il rentre dans Landau à la tête de sa division, et, le 19 nivôse, il est nommé général en chef de l'armée du Rhin, en remplacement de Pichegru, déjà suspect à la Convention.

Mais ce n'est pas la vie de Michaud que je veux raconter ; c'est son caractère que je veux essayer d'esquisser brièvement.

C'est pendant qu'il attaquait le fort Vauban, place importante, la clef de l'Alsace, que lui vint la nouvelle de sa nomination de général en chef. Il hésite, il demande au représentant du peuple Lémann le temps réfléchir. Puis il se présente devant lui avec son camarade Desaix.

—Citoyen, lui dit-il en lui montrant Desaix, voilà l'homme qu'il vous faut.

Et Desaix, tout surpris, de se récrier :

—Comment ! dit-il, s'adressant à Michaud, c'est pour cela que tu m'as amené ! A moi le commandement de l'armée ! A moi qui suis le plus jeune des officiers ! Représentant, tu n'écouteras pas une pareille proposition ; tu ne commettras pas une pareille injustice à l'égard de vieux militaires qui ont mieux mérité que moi de la patrie !

Michaud reçut l'ordre d'accepter, et voici la lettre qu'il adressa au ministre de la guerre : "Je crois avoir rempli mes devoirs, mais le titre de général en chef exige des talents que je suis loin de posséder. Envoyez-nous un chef plus capable, et je lui obéirai avec le même zèle."

On trouva trop modeste, et on lui maintint son commandement.

Ce désintéressement n'était pas seulement la vertu des chefs ; il était celle des soldats.

Le fort Vauban, abandonné par l'Autrichien, était ruiné. Des explosions éclataient de tous côtés. Bernard, maréchal des logis au 7me régiment des chasseurs à cheval, entre le premier, arrache les mèches qui avaient fusé sur le magasin à poudre.

Le représentant Léman lui écrit : "Le prix de la valeur, citoyen, n'existe pas dans les coffres de la République. Je ne puis t'adresser, au nom de Michaud, ton général en chef, qu'une ordonnance de cent livres."

A quoi Bernard, maréchal des logis, répond : "Citoyen représentant, je n'ai fait que mon devoir, et j'offre en don patriotique les quatre assignats de vingt-cinq livres que le général en chef a bien voulu m'accorder."

Telle était cette armée du Rhin, la plus noble, la plus pure, la plus désintéressée de toutes celles qui défendirent la Révolution contre l'Europe.

Barère lui rendait justice quand il disait à la Convention, le 2 thermidor an II :

"On dirait que de l'Océan au Rhin il n'y a qu'un esprit, qu'un général, qu'une armée, qu'une victoire. Voilà ce que produit l'unité du peuple français."

Cette armée du Rhin supporta les premiers efforts de la coalition, soutint le siège de Mayence, défendit et sauva l'Alsace, reporta sur l'Allemagne tous les maux dont elle voulait accabler la commandèrent furent des républicains dociles aux lois de leur pays. C'est de cette armée, qui fut la vraie grande armée, que le maréchal Gouvion Saint-Cyr a dit qu'on n'y connut jamais ni un factieux ni un ambitieux.

Mais le premier général corrompit ces mâles vertus. Des soldats de la République, il fit des prétoriens. L'esprit révolutionnaire fut éteint dans nos troupes le jour où il leur montra les plaines de la Lombardie et où il leur dit : "Ces richesses sont à vous !" Ceux du Rhin, toujours fidèles à leur cause, lui firent, quand il arriva au consulat, suspects et odieux. Il se vengea d'eux en les envoyant périr à Saint-Domingue.

Pour en revenir au général Michaud, il resta jusqu'à la fin de sa carrière active l'homme de la discipline et du devoir.

Les représentants en mission avaient, de leur autorité privée, investi Moreau, général en chef de l'armée de la Moselle, du commandement supérieur des deux armées. Le comité de salut public cassa cette décision et chargea Michaud du bombardement de Manheim et de l'investissement de Mayence.

Voici la lettre que notre général adressa au comité, à la date du 8 brumaire :

Ma correspondance antérieure vous a déjà appris que vos collègues près les armées du Rhin et de la Moselle avaient confié le commandement des deux armées au général Moreau, pour qu'il dirigeât avec plus de rapidité et d'ensemble leurs mouvements sur Mayence. Par la même délibération, j'étais chargé du bombardement de Manheim. Loin que cet arrangement eût fait naître dans mon âme quelques sentiments de jalousie ou de découragement, je le bénissais, moi qui n'ai jamais d'autre ambition que de servir ma patrie dans le poste le plus ignoré : moi qui fus toujours persuadé que mon pays possède une foule d'hommes bien autrement dignes que moi d'être mis à la tête des armées de la République.

N'est-ce pas, citoyens, que de tels sentiments élèvent nos pensées au-dessus des misères présentes ; qu'il est bon, sain et utile de les faire revivre et d'opposer nos vieilles vertus républicaines aux basses et viles ambitions qui menacent nos liberté ?

Je finis par où j'aurais dû commencer. J'ai puisé ces détails dans une monographie d'un jeune érudit de Franche-Comté, M. Jules Mathez, un de ces chercheurs patients qui trouvent dans les archives provinciales les matériaux les plus précieux de notre histoire nationale.

DIONYS ORDINAIRE.

(Dans le *Journal des Débats*.)

Biographie.

—....Toute sa vie, Barbanchois a été un rude travailleur et en même temps un de ces génies audacieux qui sont l'honneur de l'industrie nationale.

Aussi, après quarante ans d'efforts, a-t-il reçu une récompense hautement méritée.

Il a donné son nom à un apéritif.

Aider la Nature

En restaurant les tissus malades et affaiblis c'est tout ce que peut faire une médecine. Dans les affections pulmonaires, telles que les Rhumes, la Bronchite et la Consomption, la membrane muqueuse s'enflamme d'abord, ensuite des accumulations se forment dans les cellules à air des poumons, suivis de tubercules, et finalement la destruction des tissus. Il est clair, par conséquent, que jusqu'à ce que l'horrible toux soit soulagée, les tubes bronchiques n'ont aucune chance de guérir. Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Calme et Guérit

La membrane enflammée, arrête la marche de l'épuisement, et ne laisse aucuns résultats injurieux. C'est pourquoi il est plus grandement estimé que tout autre spécifique pulmonaire.

L. D. Bixby, de Bartonsville, Vt., écrit : "Il y a quatre ans j'attrapai un fort rhume qui fut suivi d'une terrible toux. J'étais très malade, et gardai le lit environ quatre mois. Mon médecin, à la fin, me dit que j'avais la consomption, et qu'il ne pouvait y remédier. Un de mes voisins m'avisa d'essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer. Je le fis, et avant d'en avoir pris un demi-flacon j'étais capable d'aller dehors. Dès que j'eus fini le flacon j'étais bien portant, et le suis depuis lors."

Alonzo P. Daggett, de Smyrna Mills, Maine, écrit : "Il y a six ans j'étais commis-voyageur, et souffrais d'une

Affection des Poumons.

Pendant des mois j'étais incapable de passer une bonne nuit. Je ne pouvais que rarement m'allonger, avais de fréquents étouffements et étais souvent obligé de chercher le grand air pour me soulager. Je fus amené à essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer, lequel m'aida. Son usage continu m'a entièrement guéri, et, je crois, sauvé la vie."

Ayer's Cherry Pectoral,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendu par tous les Pharmaciens. Prix $1 ; six flacons, $5.

Le *Journal amusant* publie le manuel du parfait gaffeur par Henryot. Il y a là d'excellents conseils à retenir pour les jeunes gens qui veulent ne pas faire leur chemin dans le monde :

Ainsi :

A un monsieur qui a fait cinq ou six fois faillite, n'oubliez jamais de demander s'il regrette le temps où il était dans les affaires.

Dites à la maîtresse de maison qui va chanter :

—Pendant que madame va filer un son, et pour ne pas donner le signal du départ, je filerai à l'anglaise !

Lorsque vous voyez un mari qui a eu des malheurs conjugaux, dites-lui hardiment :

—Monsieur....dans votre cas, le ridicule est pour la femme !

Etudiez les gaffes célèbres, afin de les imiter :

—Qu'est-ce que cette dinde à côté de la cheminée ?

—C'est ma mère, monsieur !

—Mais non, à côté....

—C'est ma sœur, monsieur !

—Mais non, mais non, celle du milieu !

—C'est ma femme, monsieur.

Deux épitaphes :

La première fut composée, à Lyon, pour Gryphe, célèbre imprimeur du quinzième siècle, très estimé des érudits de son temps :

Le grand Gryphe qui tient griffe
A griffé le corps de Gryphe.

Et la seconde pour un musicien, par un autre musicien, son ami :

La, mi, la, mi, la.

A un dîner chez Mlle de Saint-X...., deux convives importants se faisaient attendre. Il était tard, et la maîtresse de la maison, s'adressant à notre ami Tavernier, lui demanda s'il ne pensait pas qu'on dût faire servir.

—Je suis de cet avis, dit notre ami, et d'autant plus qu'en dînant nous les attendrons, tandis qu'en les attendant nous ne dînons pas.

A la Cannobière :

Deux amis parlent coups d'épée, carnage et combats.

—Moi, fait l'un, j'ai pour principe de ne jamais frapper mon ennemi par derrière.

—C'est juste, ajoute l'autre, il n'aurait qu'à se retourner !

On parlait, dans une société de demi-savants, de la structure de l'homme et de celle des animaux.

Quelqu'un disait à ce propos que l'éléphant était le quadrupède qui avait les côtes le plus larges et les plus fortes.

—Pardon, objecta Z.... un connais de beaucoup plus étendues que les siennes.

—Lesquelles ?

—Celles de la Méditerranée.

Deux chasseurs se rencontrent dans le même guéret.

—Attendez ! ne tirez pas ! je ne suis pas un perdreau ou un canard, crie l'un d'eux à l'autre, au moment où le chasseur le couchait en joug.

—Il faut que je vous tue, dit le plaisant. J'ai fait le vœu, il y a quelques années, que si jamais je rencontrais un homme plus laid que moi, je lui brûlerais la cervelle.

Le chasseur attaqué ainsi fait un pas en avant pour regarder attentivement ce chasseur effronté et hardi. Puis il lui répond d'une voix tranquille :

—Ah, ma foi, tirez si vous voulez, car si je suis encore plus laid que vous, je ne tiens plus à vivre.

Un Anglais racontait, ces jours-ci, qu'étant à Naples, en train de prendre le thé avec sa femme, par un soir d'orage, la foudre était entrée dans la chambre et que la pauvre femme avait été réduite en poussière.

—Ah ! mon Dieu, s'écrie l'un de ses auditeurs, et qu'avez-vous fait, qu'avez-vous dit ?

L'Anglais, froidement :

—J'ai sonné et j'ai dit : "John, balayez milody".

Pensée hygiénique d'un pique-assiette :

Le repas que l'on fait ne doit jamais nuire à celui qu'on doit faire.

Chez un professeur de chant. Dialogue sténographié :

—Enfin, monsieur, je viens vous demander combien vous me prendrez pour me donner quelques leçons de piano ?

—Mais, mademoiselle, dites-moi au moins combin vous en voulez.

—Oh ! très peu, tout ce qu'il en faut pour enseigner.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 26 janvier 1889.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARINGHOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$1,602,357 00	$207,216 00
Même temps la semaine dernière	2,409,013 00	257,901 00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banques.

MONNAIE — pouverains Victoria, $4 80@4 90; 20-marcs, $4 65@4 75; 20-francs, $3 80@3 90; doublons espagnols, $15 40@15 60; doublons mexicains, $15 40@15 60; 20-pesetas espagnole, $4 70@4 80; 20-pesos, mexicain, $19 40@19 60, or mutilé américain, 90@95c.; 50 léger américain, 87 ——@ 93 c. dollars mexicains, 73 @72½; sols péruviens, 71@71½; pesos chiliens, 71@71½; argent mutilé américain, 80c. par oz; 5-francs, $3 85c.; argent anglais, par £, $4 60@4 80; billets de la Banque d'Angleterre, $4 80@4 90; billets de la Banque de France, 19@19½; reichmarcs, billets, 23@24.

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans — L'argent est en bonne quantité, en demande et facile.

Payier exceptionnel	7
de 30 à 60 jours	—@8
Prêts sur garanties collatérales	5@6
Taux de l'argent	5@7
Papier hypothécaire	6@8

New York — Taux de l'argent — à 2 pour cent.

Londres — Taux de la Banque d'Angleterre 3½ ; escompte à 3 mois 3 15/16 ; argent en lingots 42s. U. S. 4's 129¾.

Paris — Rentes $2.85.

CHANGE.

SEBCRMA.KE — Commercial 95¼ LSTEM 1 to 6 set calm.

Sonnaisseur et de navire A1 clear..... 485 @485¼

Traites et banques..... 487 absolcante tours.

Les FRANCS sont calmes.

Francs de commerce..... 5.21⅞

Traites de banques..... 5.17½

absolcante tours

Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est calme.

Traites le commerce 50c. de prime.

Traites de Banques $1 00 de prime.

Les banques tirent des beques $1 00 de prime pour le taux de collection.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Avant l'appel de 11 a. m.

1 action du Cotton Exchange	205

Appel de 11 A. M.

75 actions du Louisiana Ice Co	6⅞
26 actions N. O. Ins. Association	19
$2,000 Sans à prime	141
1,000 Bons à prime	140⅞

Entre les appels de 11 a. m. et de 2 p. m.

25 actions au Carrollton RR	93
$10,000 Louisiana 4's	88½

Appel de 2 P. M.

20 actions du Louisiana Ice Co	6⅞
38 actions du Louisiana Ice Co	6⅞
165 actions du Louisiana Ice Co	6½
50 actions Germania National Bank	191
50 ..do.....do	190
25 ..do.....do	189

Après l'appel de 2 p. m.

20 actions N O Ins Ass	19½
50 actions Germania National Bank	190

Sales et Funcy Securities.

Le mouvement était comme suit aujourd'hui: Mexican International Improvement Co.—Ventes 950 actions ; ouvert à 68 ; fermé plus bas à 50½. Anna Howe Gold Mining Co.—Ventes 2062 actions ; ouvert à 6, plus bas 5½ et fermé à 5¾. Atlanta Reinforce—Ventes 1777 actions ; ouvert à 5¾ et fermé plus haut à 6¼.

Dividendes

Le Lafayette Ins. Co. a déclaré un dividende annuel de 10 0[0 payable sur demande.

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes de N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur nominale	Offre au pair	Demande de
Bank of Commerce	100	10	8½
Canal & Banking Co	100	156½	164
Citizens	100	29	33
Germania National	100	190	200
Germania Savings	100	105	175
Hibernia National	100		
Louisiana National	100	161½	165
Mutre. Loan & Savings	100	126½	131
Mutual National	100	130	132
N O National	100	600	
People	50	80	82
State National	100	118	125
Union National	100	137	143
Whitney National	100	240	
Compagnies d'assurance.			
Crescent Ins. Co	100	72½	73½
Commercial Ins. Co	100	109½	109¾
Firemen's	50		98
Germania Ins Co	100	118	122
Hibernia Ins	100	66¾	71
Home Ins	100	91	96½
Lafayette	50	73	78
Louisiana Mutual	100	61	65
Mechanics' and Traders	100	110½	117½
N Orleans Ins Ass	20	19	19½
N Orleans Ins Co	50	21	22½
Sun Mutual Insurance	100		
Southern Ins Co	100	98	97
Teutonia	100	121	
Chemins de fer urbains.			
Carrollton	100	92	93
Crescent City	100	72¾	73½
Canal and Claiborne	40		
New Orleans City	100	109½	109¾
Orleans	50	63¾	65
St-Charles Street	50		68½
Actions diverses.			
Bienville Oil Works Co	100		
O C Slaughterhouse	50	40	40½
Imp Bonded Warehouse			
Jackson City Gas Light Co	100	78½	79½
Louisiana Ice Manufg Co	100	95	
Louisiana Ice Man Co	50	6⅞	6⅞
La State Lottery Co	100		
La Oil Co	100		
Metairie Cemetry Ass	100		
N O Gas Light Co	100	94½	94¾
N O Waterworks Co	100		64¾
Planters Crescent Oil Co	100		
Sugar Shed Co	50	37	47
Southwestern Brush Elec tric Light Co	100		
Louisiana Electric Lt Co	100		
Jockey Club	100		
Crescent City Brewing Co	100		
Bons d'Etat.			
Louisiana 4's		88½	89½
Louisiana 3's		40	
Bons de ville.			
Premiums		140½	141½
Premium drawn number			
Privilege et Premiums			⅞
Consolidated 6's			
..do.....Crescent		111½	
Consolidated Extended			
..do.....Crescent		111	112
Extended 5's			
..do.....Railroad			
..do.....Waterworks			
..do.....Park			
City 6 0[0 certificates		102½	103½
City 6 0[0 Cts for Consol Coup		103¼	104½
City 5's		98¼	98½
City 7's old		114½	117½
..do.....new			140
..do.....gold		140	150
Bons divers.			
Cotton Exchange Stock		200	220
Produce Exchange Stock		75	80
Stock Exchange Stock			
Mechanics, Dealers and Lumbermen's Exchange Stock			65
U S 4 0[0		127	
Canal & Claib. St RR mort			
C. St. L. & N. O. R. R. Co			
Jackson RR 2d mort. bonds		103	
Jackson RR 2d mort. debt		103	
Morgan's L & T 1st gold m't		114	
Tex. & Pacific RR 1st gold m't		89½	92
St-Charles Hotel Co mort			
Crescent City 1st			
..do.....new		103½	
N O City RR Co mort		122	
St-Charles St RR mort			
N O Waterworks Co mort		118	
La Ice M'f'g Co mort 1st		101	
La Ice Mfg Co 2d mort		83	90
Levee S. Cotton Press mort			
La Electric L. 1st mort		95	
Certificats et Warrants.			
State Warrants Ordin. 1884		55	
State Warrants Ordin. 1885		45	
do do do 1886		40	
do do do 1887		45	
do do do 1888		49½	55
Police Cts		50	
School Cts		31	
City Scrip, old		91	
..do.....new		45	60
Jan. In. Cts. on State Consols		32	35
Cts étnis en vertu de l'acte 98 de 1880		20	35
Unpaid State Coupons No 12 (Janv. 1 1880)		14½	20
Unpaid State Coupons prior to No 12		30½	40
Unpaid City Coupons			
Half paid Coupons			
State School Warrants		38	50

1 Avec dividende. 2 Sans dividende.
3 Avec coupon. 4 Sans coupon.
5 Crescent s Issue. 6 New Stock.
Pour moins de $5000 et plus de $1000

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cours pour les marchés du pays et étrangers sont précisés des dépêches de la France Assise et notre rapport local du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHE DE LA NLLE-ORLEANS SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 1750 balles, comprenant 900 balles après 2:30 p. m. hier.

Le marché est inactif.

Les cotons taches sont de ⅛ à ⅜c plus bas que les cotons blancs.

Délivré sur contrats. —— balles.

	Aujourd'hui	Hier
Low Ordinary	7 7[16	7 7[16
Ordinary	8 7[16	8 7[16
Good Ordinary	9 1[16	9 1[16
Low Middling	9 9[16	9 9[16
Middling	10 3[16	10 3[16
Middling Fair	10 15[16	10 15[16
Fair	11 15[16	11 15[16

FUTURS.

Calmes.

Janvier 9,45 à 9,47; février 9,44 à 9,45; mars 9,48 à 9,49; avril 9,54 à 9,55; mai 9,61 à 9,62; juin 9,68 à 9,70; juillet 9,77 à 9,78; août 9,75 à 9,76.

Les ventes comprennent 17,800 balles.

MARCHES DIVERS.

Aujourd'hui le middling était coté à la Nouvelle-Orléans 9 9[16; à Galveston 9 13[16, à Mobile à 9½; à Savannah à 9¼. Charleston à 9¾; à Wilmington à 9¼; Norfolk à 9¾; Boston à 9¾; Baltimore à 9⅞; à New York à 9⅞; à Boston 10 à 10⅛; à Philadelphie à 10⅛; à Memphis à 9⅞, à Augusta 9¾.

MARCHE DE NEW-YORK.

SUR PLACE.

Inactif.

Cotes: Middling Uplands 9⅞; Middling Gulf 10¼.

FUTURS.

A peine stables.

Janvier 9,58 à 9,60; février 9,60 à 9,61; mars 9,70 à 9,71; avril 9,81 à ——; mai 9,91 à ——; juin 10,00 à 10,01; juillet 10,09 à 10,09; août 10,15 à ——; septembre 9,78 à 9,80; octobre 9,55 à 9,57.

MOUVEMENT DU COTON.

REÇU, NOUVELLE-ORLÉANS, depuis le 1er septembre, 1,349,447 balles; même temps l'année dernière, 1,368,398 balles; à tous les ports des États-Unis, 4,327,313 balles; même temps l'année dernière, 4,482,653 balles.

EXPORTATIONS A L'ETRANGER—De la Nouvelle-Orléans depuis le premier septembre, 910,866 balles; même temps l'année dern